

# Ombres et Lumières de l'île dans *O Senhor das Ilhas*, de Maria Isabel Barreno

Marie-Noëlle Ciccía<sup>a</sup>

## Résumé

À mi-chemin entre le roman historique, la chronique et la fiction, *O Senhor das Ilhas* retrace par la voix narrative et fictive de deux de ses enfants, l'histoire aventureuse et tourmentée de Manuel António Martins, le véritable trisaïeul de l'auteure de cet ouvrage. Le roman fait ressurgir du passé l'histoire de plusieurs générations d'une famille coloniale portugaise installée dans l'archipel du Cap-Vert dont les îles forment le décor, parfois idyllique, souvent terrifiant selon les épisodes, d'une saga qui s'étend entre le XVIII<sup>ème</sup> et le XIX<sup>ème</sup> siècles. En revenant sur un passé familial qu'elle a un temps renié, Maria Isabel Barreno opère avec ce roman une sorte de réconciliation personnelle avec son ancêtre paternel, colon et esclavagiste certes, mais également homme des Lumières, entreprenant, courageux et humain. Les ombres qui entourent ce personnage se dissolvent en partie dans la lumière des îles, laissant apparaître une réalité qui n'est peut-être pas tout à fait conforme à l'Histoire mais qui semble dire que la condition d'insulaire et d'insularité porte en elle des paradoxes qu'il importe de mesurer à l'aune d'une sacralité tout à la fois religieuse et païenne.

**Mots-clés:** Maria Isabel Barreno, *Senhor das Ilhas*, Cap-Vert, Paradoxes de l'insularité, Île et sacralité, Île et féminité.

Recebido em 26 de junho de 2015  
Aceito em 15 de dezembro de 2015

<sup>a</sup> Professora catedrática de Português (língua, literatura e civilização de Portugal e do Brasil). Universidade Paul-Valéry Montpellier(França), marie-noelle.ciccía@univ-montp3.fr

Dans quelle catégorie littéraire classer l'ouvrage *O Senhor das Ilhas* (1994), de Maria Isabel Barreno de Faria Martins, la co-auteure des fameuses *Novas Cartas Portuguesas*<sup>1</sup> ? Née en 1939 à Lisbonne, d'une famille paternelle originaire du Cap-Vert (son père est né sur l'île de Brava), elle publie en 1994 un texte à la prose poétique, situé à la croisée des chemins entre chronique romanesque, roman historique et pure fiction; le héros et tous les faits relatifs à l'histoire de l'archipel sont réels<sup>2</sup> car si, dans cet ouvrage, la saga de la famille Martins doit moins à la réalité qu'à l'imagination de Maria Isabel Barreno, le héros est cependant son véritable trisaïeul Manuel António Martins, colon du Cap-Vert entre 1792 et 1840, un homme associé aux fortunes et infortunes de cet archipel découvert en 1460 par le Portugais Diogo Gomes et l'Italien Antonio de Noli et à peu près laissé dans l'oubli jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Manuel António Martins fut un homme des Lumières, armateur et négociant en sel et en orseille (teinture violette provenant de certains lichens), doublé d'un humaniste. Issu à la fois de la mer et de la terre, le héros acquiert dans le roman une aura symbolique qui le place à la conjonction de ces deux forces élémentaires et fait de lui un homme complet. Tout aussi capital est le rôle des femmes dans l'ouvrage, qu'elles soient maîtresses blanches ou esclaves noires. L'activiste féministe qu'est Maria Isabel Barreno leur réserve des rôles de tout premier plan dans la petite histoire, celle des hommes, mais aussi dans la « grande », celle de la colonisation. En dépit du poids de la domination masculine, les femmes sont investies d'une force de caractère leur permettant d'influer sur les événements ainsi que sur les décisions des hommes, bien que, par ailleurs, elles apparaissent toutes écrasées par leur position dans la société machiste, esclavagiste et traditionnaliste<sup>3</sup>.

On le pressent dès l'abord, ce roman mêle le travail de la mémoire à celui de la revendication politique (féministe et anticoloniale). Le récit, refusant la stricte linéarité – deux diégèses, deux temporalités distinctes se croisent – commence par le topique du manuscrit trouvé. Dans l'introduction du roman, un narrateur anonyme (mais Maria Isabel Barreno se dissimule derrière la « coquetterie » de cet anonymat) explique, en 1993, qu'un descendant de la famille a trouvé dans l'île de Brava un manuscrit abîmé par le temps et par la manipulation de « mãos humanas ». Ces mains inconnues

<sup>1</sup> Avec Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa, *Novas Cartas Portuguesas*. Lisboa: Estúdios Cor, 1972 (1<sup>ère</sup> édition).

<sup>2</sup> Maria Isabel Barreno, aidée en cela par sa formation d'historienne, a travaillé sur les archives de l'outremer à Lisbonne, sur les documents conservés dans sa famille mais a aussi recueilli des témoignages mémoriels de ses parents et grands-parents.

<sup>3</sup> En ce qui concerne l'éducation des esclaves, par exemple, laissons la parole au chanoine Miranda confronté à Maria Josefa, l'épouse de Manuel António Martins: "De que lhes serve a educação, acrescentou, se a sua missão é obedecer cegamente ao seu senhor? Ensinar a ler aos escravos traz um grande perigo, senhora Dona Maria Josefa. O perigo de que eles julguem que podem pensar com suas cabeças » (BARRENO, 1994, p. 159).

ont altéré le texte, modifié les noms des personnages, hormis ceux de Manuel António Martins, de sa femme Maria Josefa et du père de celle-ci, D. Aniceto. Ces mains ont aussi inventé tous les épisodes qui n'ont pas de source historique avérée. Le manuscrit retranscrit le récit à deux voix (celle du plus jeune fils Manuel Maria et celle de la fille aînée Marta) de la vie de leur père Manuel António Martins, entre 1792 et 1840, alors qu'ils sont en voyage en bateau entre le Cap-Vert et Lisbonne pour aller chercher, à la demande de leur mère, une pierre tombale pour ce père qui vient de décéder. Plusieurs étages temporels se croisent, mettant en scène des versions variables des mêmes événements pour aboutir à la symbiose entre l'imagination créatrice de Maria Isabel Barreno et la réalité historique (MAFFRE, 1999, p. 219-233). On voit déjà par là se dessiner, dans la construction discursive, l'ambivalence d'une forme qui se projette également sur la représentation des îles du Cap-Vert, « objets » à deux faces dont il sera question au long de cette étude. En effet, ce roman foisonnant qu'est *O Senhor das Ilhas* a fait l'objet d'analyses assez nombreuses, en particulier sur les questions relatives à la femme (GOULD, 2007, p. 65-74; DAMÁSIO, 2007, s.n). Nous limiterons ici notre point de vue à la perception de l'île en tant que territoire paradoxal par essence.

Le texte liminaire, l'introduction qui annonce l'existence du manuscrit en question, est le signal de la fiction mais aussi de la pluralité des lectures possibles. L'autorité du texte étant censée appartenir à un autre, le narrateur/transcripteur feint de n'être que l'intercesseur entre le manuscrit et ses futurs lecteurs. Il y déploie des éléments sujets à discussion, soumis à la possibilité de la contradiction, de la lecture alternative. Mais cette contradiction est déjà intrinsèque à la narration, dans la mesure où les prétendus auteurs (le frère et la sœur, enfants de Manuel António Martins) ne sont pas toujours d'accord sur les faits qu'ils racontent à deux voix. On assiste là à une mise en abîme de la notion de narrateur, liée à la véracité prétendue des événements, source, dans le discours, de l'ambivalence formelle qui se retrouve au long des pages du roman, dans les représentations des îles du Cap-Vert.

Le roman compte six parties, chacune divisée en chapitres relativement courts, à l'allure de petits contes relatant chacun un événement important de la vie de la famille Martins.

Chaque chapitre porte un titre propre et gagne ainsi à la fois son autonomie (il pourrait être lu pour lui-même) et une place dans le *puzzle* de la diégèse qui, une fois reconstituée, est donc le récit par Manuel Maria et Marta de l'histoire de leurs parents. Manuel António Martins fait naufrage avec son bateau sur l'île de Boa Vista, après une tempête, un jour de 1792. Sur la plage, Maria Josefa, quinze ans, fille du commandeur de l'île D. Aniceto, vient au secours des naufragés. De la rencontre naît un amour immédiat entre ces deux êtres qui vont se marier en dépit des réticences de D. Aniceto, s'établir définitivement dans l'archipel (on ne sait rien de la vie antérieure de Manuel António Martins au Portugal) et être parents de vingt enfants. Parallèlement à ce mariage, on assiste à l'union passionnée de Manuel António pour ces îles, en faveur desquelles il va dépenser sans compter argent, efforts physiques et force morale afin de les valoriser économiquement. Sa longue vie sera le théâtre de toute sorte d'événements heureux ou malheureux (famine dans les îles, piraterie, disparition d'une de ses filles, naissances de nombreux enfants métis...), une vie indissociable de celle du Cap-Vert qu'il va s'employer à faire sortir de l'oubli complet dans lequel le Portugal l'a plongé, par négligence envers son action civilisatrice ou par son intérêt trop ponctuel, à la faveur d'enjeux économiques ou politiques internationaux.

Dans ce roman, le thème de l'île offre plusieurs angles d'analyse, notamment celui liant île et féminité, l'île étant souvent décrite comme une femme, au point parfois d'être l'objet d'une véritable personnification. Autre perspective envisageable: l'île en tant que métaphore du psychisme humain; l'île renverrait, en effet, à la renaissance dans un monde autre, dans un ailleurs lointain, avec une nouvelle forme d'existence permettant, en quelque sorte, une cure analytique qui aurait la forme d'un voyage initiatique (ESTRADE, 2001, s.n). L'île et le sacré est un autre des thèmes possibles d'étude de ce roman, que cette sacralité soit païenne, animiste ou chrétienne (magie, miracle, religion, pratiques occultes, songe, symbole...). « La pensée religieuse a de l'importance bien que je ne sois pas religieuse », nous avait confié l'auteure lors d'une visite à l'université de Montpellier, en 1999, dans le cadre de la préparation aux concours d'enseignement du second degré. De fait, l'ouvrage dans son ensemble fait référence à la spiritualité et à la mystique. Le titre de la présente étude

recoupe, d'une manière ou d'une autre, l'ensemble de ces points de vue. Les « Lumières », en premier lieu, renvoient au siècle et à la pensée des Lumières dont Manuel António fut un assez digne représentant. Homme « éclairé » au sens du XVIII<sup>ème</sup> siècle, il est aussi métaphoriquement associé à la clarté et à l'éclat de l'archipel du Cap-Vert, en particulier de Sal, l'île du sel, minéral éclatant de blancheur et de pureté au soleil. Plus allégoriquement, ce roman fait la « lumière » sur un destin associé à un archipel; sa dimension historique est censée « éclairer » et faire réfléchir le lecteur sur une réalité historique: les aléas humains de la colonisation portugaise de ces îles.

Cependant, dans le roman, cette réalité doit son existence à un rêve, celui du héros à qui les zones d'ombres, les failles, les mystères, donnent une portée plus symbolique, mâtinée de merveilleux et de sacralité. Ici, l'ombre se confronte sans cesse à la lumière, l'ouverture à la claustration, le bien au mal. Les îles sont tout autant des lieux paradisiaques que des enfers, selon les périodes de la vie des personnages, et même parfois concomitamment. Bref, ce roman présente subtilement les ambivalences intrinsèques à l'île, aimante et impitoyable, nourricière et desséchée, paisible et violente, douce et cruelle. L'île, au sens métaphorique, se présente ici comme la conjonction de tous les contraires.

L'île est un monde en réduction, complet et parfait, sacralisé par son isolement, échappant à l'agitation du monde profane. Les ouvrages ou études traitant de la symbolique de l'île mettent presque systématiquement en avant l'ambivalence, l'assemblage des contraires que cette terre isolée autorise. « L'île se situe au carrefour de toutes les contradictions » (CAVAGNA, 2012, p. 3). Elle est dotée d'une duplicité fondamentale et constitutive: « formée de terre, elle se définit néanmoins par la mer » (TRABELSI, 2005, p. 6). De terre et d'eau donc, elle est un espace propice tout autant à la liberté qu'à la réclusion, au bonheur qu'au désespoir. L'hybridité de sa nature concrète est également symbolique et sacrée. C'est sur ce terrain à la fois mystérieux, mouvant et émouvant, que nous entraîne la prose poétique de Maria Isabel Barreno.

Commençons par examiner le premier chapitre dans lequel le narrateur Manuel Maria (benjamin de la famille) initie le récit de vie de son père:

Eu fui o vigésimo filho – o décimo quinto filho vivo – de uma família que vivia numa pequena ilha, num arquipélago perdido no meio do mar. O sonho do meu pai, ou pelo menos a sua actividade, parecia ser a de transformar esse remoto arquipélago numa encruzilhada de todos os caminhos. Olhando o meu pai e sua incansável actividade, o meu berço alargava-se ao tamanho do mundo. (BARRENO, 1994, p. 18)

Bien des éléments essentiels à la tentative de définition de l'île apparaissent dans ces quelques lignes: en premier lieu, la petitesse associée à l'isolement; pire encore, l'île est « perdida »: inconnue du monde continental. Elle souffre également de l'éloignement (« remota ») et cependant, paradoxalement, elle est le carrefour de tous les chemins (« encruzilhada de todos os caminhos »). La configuration purement géographique s'enrichit d'une dimension symbolique: par sa situation d'isolement physique, l'île acquiert la richesse spirituelle de rendre tous les rêves possibles: « la présence humaine y est reléguée à une condition de marginalité et de contingence, condition qui fatalement stimule la prise de conscience de soi » (CAVAGNA, 2012, p. 4).

Par ailleurs, le rêve, la plus pure des abstractions, est d'emblée associé à l'activité concrète de commerçant et d'entrepreneur du père du narrateur. Ce rêve autorise l'extension à la taille du monde de ce monde en réduction (« o meu berço alargava-se ao tamanho do mundo »).

Les contraires se rejoignent donc: isolement/carrefour des chemins, petitesse/immensité du globe, rêve/action concrète, pour délimiter le large périmètre de la valeur symbolique de l'archipel tel qu'il apparaît sous la plume de Maria Isabel Barreno. Une intention politique, au sens large, sous-tend peut-être cette entreprise: il est temps de redonner une vraie valeur aux ex-territoires portugais d'outremer, une valeur « marchande » mais surtout emblématique. À ce titre, le concept de Cinquième Empire, sacré et symbolique, n'est peut-être pas étranger à cette construction esthétique.

Car l'île contribue à apprivoiser l'océan, à le dessiner sur une carte maritime mais elle est intrinsèquement sauvage, jamais complètement apprivoisée car, soumise d'une part aux attaques de la mer, elle l'est aussi aux attaques des hommes, les pirates, par exemple, ou encore les îliens eux-mêmes (révoltes, dévastations du milieu naturel...):

Talvez seja isto inevitável para alguém que permaneça alguns anos nas ilhas: a cada passo os exemplos das usurpações e escândalos determinam a convicção duma absoluta necessidade de luta contra o caos. (BARRENO, 1994, p. 98)

La brutalité de la vie sur l'île telle qu'elle apparaît dans ces lignes fusionne avec cette sorte de grâce que fut la découverte de cette terre par Manuel António Martins. Le premier chapitre intitulé symboliquement « O sonho », pose en préambule à cette saga la seule motivation de la vie du héros. Ce rêve envisagé par le narrateur Manuel Maria comme « algo de etéreo, irrealizável, uma aspiração, um suspiro » est, au contraire « concreto » (BARRENO, 1994, p. 19) pour son père, homme des Lumières, qui tenait la raison pour la première des qualités humaines<sup>4</sup>. Dans l'esprit des femmes, ce rêve se double d'une sacralité maléfique puisque Maria Josefa, influencée par les croyances africaines de son esclave et confidente noire Cremilde, l'envisage comme un sortilège, un envoûtement. De fait, la découverte de l'île, telle qu'elle est décrite, ressort du merveilleux, de l'apparition magique:

Não tinham visto a ilha à distância, escondida nas refregas da procela; surgiu assim, quase súbita, iluminada, luzindo de sal e água como um diamante. [...] Assim chegou meu pai a Cabo Verde, descobrindo um súbito brilho no mar. (BARRENO, 1994, p. 24-25)

L'éclat, la luminosité sont associés à la fulgurance miraculeuse (« súbito »). Symboliquement, la lumière – élément primordial – est rattachée à la divinité, à la spiritualité car l'univers est sorti du chaos, de l'obscurité, grâce à la lumière qui, dans presque toutes les religions, évoque la création et la civilisation. C'est ici un monde neuf qui semble s'offrir au marin et, avec lui, la promesse d'un avenir ouvert et riche, davantage sur le plan spirituel que matériel.

Comme l'évoque le passage précédemment cité, la lumière émane aussi de l'île grâce à l'eau et au sel. Ce composé physique qu'est le chlorure de sodium prend tout son sens symbolique ici car il est, entre autres, rattaché à la notion de civilisation, celle que Manuel António va apporter aux îles; il préserve de la corruption, permettant la conservation des aliments, donne goût aux mets et évoque richesse, évolution

<sup>4</sup> « [ele] julgava que a luz maior era a do raciocínio, mas este apenas nos conduz a um mapa, a um olhar distante » (BARRENO, 1994, p. 20).

et prospérité. Ce n'est pas tout: « Le symbolisme du sel se renforce aussi de celui de l'eau dont il est extrait; ce qui fait du sel l'équivalent de l'essence, de l'âme et de la régénération » (MOREL, 2004, p. 802). Sa symbolique immémoriale croise donc l'action civilisatrice de Manuel António au Cap-Vert. Les paroles de Jésus « Vous êtes le sel de la terre » confèrent à l'ensemble une spiritualité chrétienne. Dans de nombreux rituels, il est élément purificateur, y compris dans les croyances animistes. Par exemple, l'esclave Cremilde enterrera son fils unique sur Sal « *naquele chão salgado depressa seus ossos ficaram limpos, e seu espírito livre* » (BARRENO, 1994, p. 80). Civilisation, pureté, le sel est aussi celui de l'esprit, une nourriture spirituelle, et ce, depuis l'Antiquité. En somme, cette terre sauvage porte en elle toutes les potentialités, concrètes et sacrées de tous les âges.

Mais le sel, à l'instar de l'île dont il est issu, est doté d'une symbolique paradoxale, celle de la stérilité: une terre salée ne produit rien. Dès le premier contact, seulement visuel, se dessine donc l'ambivalence de l'île dont Manuel António fera l'objet de sa quête. L'île couverte de sel, à priori inhospitalière donc, lui apparaît au contraire comme un diamant, une pierre exceptionnelle et parfaite: le diamant est inaltérable, incassable, immuable, sincère, limpide et lumineux, symboliquement fidèle à jamais. Le diamant liera Manuel António Martins à son île dans une union sacrée et indéfectible, de l'ordre du merveilleux, de la magie: « *O sal nascia do chão da ilha quase de forma espontânea* » (BARRENO, 1994, p. 49). Ou encore: « *A secreta ilha do Sal. Como uma paixão, dentro de si, a ilha atormentava-o. O seu brilho de diamante gravara-se no seu coração* » (BARRENO, 1994, p. 49). Cette union tourmentée se construit sur un socle émotionnel biface: un éblouissement visuel doublé d'un enracinement charnel et physique, intime et spirituel (« *atormentava-o* », « *gravara-se* »).

Pendant que les trois autres marins se lamentent apeurés, accrochés aux débris de leur épave, pensant que l'île est ensorcelée et maléfique, stérile, impossible d'accostage, Manuel António Martins,

[...] sempre insistiu neste detalhe – manteve-se em absoluto silêncio. Por nada, sem razão, apenas porque nenhuma palavra se formava na sua vontade, nenhuma palavra

era necessária. Foi então que nova maravilha aconteceu: um arco-íris sobre a ilha. Dum extremo a outro, parecia determiná-la e protegê-la. Meu pai sentiu que o arco-íris saíra directo do seu silêncio sem intenção. (BARRENO, 1994, p. 25)

Un nouvel élément symbolique est introduit ici: l'homme et l'île sont en quelque sorte unis par un sceau naturel et magique (« maravilha ») à la fois, l'arc-en-ciel, témoignage de la bienveillance divine et annonce de la fin du déluge. L'arc-en-ciel, le signe tangible de l'alliance, de la médiation entre le ciel et la terre, est repérable dans les cultures du monde entier. Son pouvoir bénéfique présage des événements heureux. Sorte de miracle de la nature, il n'est autre que la décomposition de la lumière, une lumière qui, métaphoriquement se dénuode, se dévoile, offre à la vue de Manuel António Martins les sept éléments de couleurs qui la composent, sa substance la plus intime en quelque sorte. Entre la nature et le héros se noue une familiarité indéfectible. En outre, « La croyance populaire européenne associe souvent l'arc-en-ciel à l'annonce de richesses à venir ou à la découverte d'un trésor à l'endroit précis où l'arc-en-ciel touche la terre » (CHEVALIER et GHEERBRANT, 1982, p. 47) et Manuel António croit en ces signes à la fois merveilleux et sacrés:

Disse ele então aos seus marinheiros, numa surdina: enganam-se. Com os olhos brilhando; e os marinheiros cochichavam entre si, o nosso capitão está embruxado. Há ali um tesouro escondido, o pote de ouro debaixo do arco-íris, continuou meu pai, mas apenas falando com a boca, apenas para acalmar seus marinheiros assustados, o seu coração ainda em silêncio. [...] Gritavam os marinheiros: meu capitão, não acharemos socorro; o que poderemos fazer com mastros partidos e velas rotas? E Manuel António Martins, meu pai, insistia para que não se inquietassem. Outra coisa encontraremos, dizia, e olhava o horizonte. Estava então completamente confiado nos amáveis sinais daquele mar, daquelas ilhas. (BARRENO, 1994, p. 25-26)

La vie du héros semble se construire à partir d'une sensation, d'une intuition initiale. La symbolique de l'arc-en-ciel est au cœur de la construction du personnage de Manuel António dont la comparaison avec Noé s'impose. Rappelons les termes de la Genèse relatifs à ce phénomène naturel:

Et Dieu dit: « Voici le signe de l'alliance que j'institue entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à venir: je mets mon arc dans la nuée et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre. » [...] Dieu dit à Noé: « Tel est le signe de l'alliance que j'établis entre moi et toute chair qui est sur la terre ». (Genèse 9, 12-17)

Comme le patriarche biblique, Manuel António est investi d'un devoir, celui de peupler et de faire fructifier la terre après le déluge symbolique que fut son naufrage, sous la protection de l'arc divin. La sacralisation de l'existence de Manuel António est repérable par d'innombrables indices, parmi lesquels les prénoms des héros de ce roman. Lui-même est Manuel, c'est-à-dire « Dieu avec nous »; il épousera Maria Josefa porteuse des noms des parents du Christ; enfin leur dernier fils, par le prénom composé qui lui est attribué, opère la jonction avec ses parents et avec les deux genres (masculin: Manuel, et féminin: Maria) qui engendrent le monde: il referme en quelque sorte le cercle familial lui conférant une valeur de cellule primordiale.

Manuel António Martins, au contraire des autres marins, est le seul capable de décrypter les messages des signes sacrés de la nature. Il est une sorte d'élu, destiné à être lié pour toujours à l'île, un homme touché par une grâce tout aussi divine que païenne. Les éléments naturels communiquent avec lui en une relation animiste. Du reste, son silence indique l'inutilité de la parole car tout est écrit dans ces signes qui, pour lui, n'admettent pas le doute. Là où les marins ne voient que désert, désolation et stérilité, lui, perçoit la richesse de sa vie future sur cette île, une richesse tout aussi matérielle que spirituelle. Il sait qu'il s'est trouvé<sup>5</sup>. Son contact avec l'île de Sal se révèle une sorte de pacte tacite de fidélité éternelle, que son épouse Maria Josefa a parfaitement cerné: « Faremos um mausoléu no Sal porque é a ilha à qual ele deu a sua alma » (BARRENO, 1994, p. 22). Il importe de relever l'ambiguïté de l'expression « dar a sua alma ». La-t-il livrée à un dieu ou à un diable? Les deux réponses pourraient se justifier, de sorte qu'à nouveau l'ambivalence paradoxale de l'île se reflète sur le personnage qui s'est uni à elle en une symbiose dans laquelle matérialité et esprit s'équilibrent: « Há lugares que pensam por nós » (BARRENO, 1994, p. 144). L'esprit est donné à la terre.

<sup>5</sup> Ce thème de l'union de l'île et de l'homme est très classique. José Saramago, par exemple, l'a décliné dans « O Conto da Ilha Desconhecida » (Lisboa: Caminho, [1999] 2007, p. 27): « Quero encontrar a ilha desconhecida, quero saber quem sou quando lá estiver ».

Quelques lignes plus loin, le héros apporte la confirmation de cette fusion: « [Manuel António Martins] tentou expor que para ele, cada ilha estava ligada a uma pessoa, a um amor, a uma ambição – como se todo ele estivesse espalhado por todo o arquipélago » (BARRENO, 1994, p. 144). Manuel António Martins est, de toute évidence ici, consubstantiel à la terre.

L'archipel n'est pas qu'un point sur une carte; il est bel et bien une conjonction des Lumières, de la lumière, de la raison et du rêve mais porte en lui la sacralité des phénomènes merveilleux ou magiques. Manuel António, porteur du paradoxe intrinsèque à l'île, est à la fois homme des Lumières visionnaire, doué de raison, de pragmatisme, d'organisation, de volonté, d'engagement, d'esprit d'entreprise... mais aussi homme sensible, intuitif, rêveur, « um sonhador prático » (BARRENO, 1994, p. 70). Par exemple, sa position face à la question de l'esclavage relève de l'idéologie et non de la pitié pour la population asservie:

[...] o mal-estar do nosso pai contra a escravatura começara com Cremilde. E argumento que a repulsa do escravagismo terá tomado nosso pai muito mais por caminho intelectual e não por sentimentos e emoções, como o pretendem minhas irmãs. (BARRENO, 1994, p. 62)

Selon les termes de Deleuze, « Rêver des îles, avec angoisse ou avec joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence »; elle constitue pourtant « l'origine, mais l'origine seconde » (DELEUZE, 2002, p. 12 et 16). À partir d'elle tout recommence. De fait, qu'on la recherche ou qu'on y accoste par hasard, c'est toujours le rêve qui motive la vie sur l'île<sup>6</sup>. Ce phénomène est parfaitement repérable dans le chapitre initial du roman qui porte en lui une sorte de valeur génésiaque, de l'ordre de la création du monde, que tous ne sont pas capables de comprendre car elle est à la fois beauté, terreur et mystère. Les chaleurs tropicales, les pirates, les bandits des îles, la rudesse des éléments ne freinent pas l'élan passionnel du héros: « O que o poderá ter guiado senão uma inspiração inicial – louca, para a maioria das pessoas: um sonho, um amor, o brilho do Sal e o rosto ovalado de minha mãe », commente le fils de Manuel António Martins (BARRENO, 1994, p. 30).

<sup>6</sup> Par exemple, dans « O Conto da Ilha Desconhecida », le conte déjà cité de José Saramago, un homme du peuple va trouver le roi pour lui demander un bateau afin d'aller chercher l'île inconnue: « A quem ouviste tu falar dela, perguntou o rei, agora mais sério, A ninguém, Nesse caso porque teimas em dizer que ela existe, simplesmente porque é impossível que não exista uma ilha desconhecida » (SARAMAGO, 2007, p. 15). Il y parviendra, accompagné de la femme de ménage du roi. Leur couple initial sera la fondation d'un nouveau monde.

On voit donc dès les premières pages comment s'ébauche l'île: un centre primordial, sacré par définition, dont la couleur fondamentale est le blanc (CHEVALIER et GHEERBRANT, 1982, p. 520): le début d'un monde, l'émergence d'une famille. Propice au processus d'initiation, l'île évoque le refuge et la protection maternelle. Paradoxalement, sa taille réduite renvoie simultanément à l'image d'un espace de réclusion, de concentration et à celle de l'ouverture vers l'ailleurs, vers le lieu de tous les imaginaires. Parce qu'elle est inatteignable par voie terrestre, elle devient centre spirituel, pourvoyeur de liberté totale et de plénitude. Parce qu'elle est limitée par l'immensité de l'océan, elle favorise le vagabondage des esprits et des sensations:

Toma-se, geralmente, a terra firme como meio natural. Só os que nascem nas ilhas, como eu, saberão o que é ter essa terra firme limitada a um raio de algumas léguas, e horizontes líquidos em volta, até ao outro mais próximo pedaço de terra firme. É como se, por dentro, estivéssemos divididos, espalhados em arquipélagos de sensações, de dúvidas, que só um poder que nos é alheio poderá unir e pacificar. (BARRENO, 1994, p. 23-24)

<sup>7</sup> « Depuis des temps immémoriaux, l'île est considérée comme le lieu de régénération du Grand Temps Mythique. [...] Le Grand Temps Mythique, notion assimilable à l'âge d'or de l'humanité. Dans l'imaginaire collectif, la caractéristique de cette période reste claire. L'âge d'or se présente toujours comme un temps révolu situé vaguement avant le déluge, il constitue une époque fabuleuse où les hommes vivaient heureux et où la terre produisait d'elle-même tout ce qui était nécessaire au bien-être psychique et physique de la race humaine. Même une description aussi succincte de l'âge d'or semble suffisante pour mettre en valeur l'influence sacralisante que ce type de réverie exerce sur le territoire insulaire. » (JAROSZ, 2011, p. 67)

Dans la lignée d'Adam Jarosz, il semble que l'archipel du Cap-Vert appartienne à ce Grand Temps Mythique et qu'il passe, dans un temps à la fois court et extraordinairement riche en événements, par les quatre âges de l'humanité<sup>7</sup>. Lorsque Manuel António y aborde pour la première fois, les îles paraissent ne pas avoir dépassé le premier de ces âges. Ces terres qui semblent miraculeusement sorties de l'eau sont des temples naturels. Paganisme et christianisme se rejoignent ici pour faire de l'île un lieu privilégié de l'expérience extraordinaire, une sorte d'espace sacré (au sens étymologique latin), séparé de la terre profane par les eaux. Traditionnellement, l'île d'Ithaque, dans *l'Odyssée*, renvoie à cet espace intime, séparé du monde, où l'homme se retrouve après une longue errance. Ulysse est soumis à des rites initiatiques dans les îles où les vents (c'est-à-dire les dieux) l'ont poussé. Il y fait l'expérience de l'amour, du désir, mais aussi de l'abandon et de la solitude. Cependant, son île natale Ithaque, est un aimant puissant. Il lui a fallu être prisonnier dans plusieurs

îles, puis leur échapper, pour trouver véritablement sa liberté. Ithaque constitue l'accomplissement de son expérience; elle est sa terre d'asile. À son tour, Manuel António trouve son Ithaque dans l'île de Sal: son naufrage initial, à la suite d'un parcours dont on ne sait rien sinon l'issue tragique de la tempête, puis ses innombrables déplacements maritimes vers l'Europe ou l'Amérique, le ramènent inmanquablement à son île « natale ». Car si Sal ne l'a pas vu naître, elle est sans conteste l'île de sa « renaissance » et même de sa « naissance » dans l'existence de son entourage et de sa famille. Son accostage sur l'île remet à zéro le compteur de sa vie, oblitère totalement son passé au Portugal. C'est aussi Sal qui accueillera pour toujours sa dépouille. Manuel António s'est « approprié » cet espace par sa relation occulte avec lui, confirmant que « La rupture du lien spatial projette l'île hors du temps et, par là, dans le sacré » (BONNEMAISON, 1990, p. 123). La liaison entre les îles, Sal, Boa Vista et Brava en particulier, que Manuel António développe, est à la fois une liaison économique et politique mais aussi un lien affectif, sacralisé par son attachement à ces terres. Dans les moments d'adversité, l'île de Sal pourvoira aux ressources spirituelles plus que physiques qui l'aideront à poursuivre son entreprise.

Tout aussi symboliquement, comme le constate avec justesse Massimo Scotti, le voyage d'Ulysse se fait de l'Orient vers l'Occident. L'Orient est symbole de l'origine, de la source, du passé, tandis que l'Occident représente le futur. Le Cap-Vert se situe précisément à l'Occident de l'Europe, de l'Afrique, sur le chemin du Brésil où le héros se rend régulièrement. Cette colonie américaine offre bien des espoirs de prospérité pour le Portugal, et même pour l'Europe au XVIII<sup>ème</sup> siècle; c'est la terre de tous les possibles, naturellement située sur la route du futur pour l'homme des Lumières qu'est Manuel António, contrairement à son beau-père D. Aniceto, personnage emblématique d'un passé révolu. Ce dernier a vécu trente ans dans l'île de Brava dont il était le capitão-mor et son « pensamento tenebroso ainda por não ter sido iluminado pela luz da razão » (BARRENO, 1994, p. 36-7) fermait son horizon: « o seu horizonte tornara-se chão e salgado [...] Contentara-se, tentando estabelecer na Boa Vista o reino de Portugal tal como o via nas suas crenças e sonhos » (BARRENO, 1994, p. 35). Manuel António, à l'inverse de D. Aniceto qui entend protéger

l'île du contact avec le reste du monde, veut développer les routes maritimes qui y mènent, la construction de bateaux, les contacts et le commerce avec les autres nations. Avec Manuel António, les temps changent; en cette fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, se développe l'intérêt scientifique pour les colonies en raison de leurs « maravilhas escondidas ». Le gouvernement portugais commence à envoyer des émissaires, des commandeurs, des intendants de marine:

Havia muitos homens assim, que corriam as colónias de uma ponta à outra, e pena é que tenham ficado esquecidos, como se nada lhes devêssemos. Uns, sábios e devotados, observando e querendo trazer ao conhecimento de muitos as maravilhas escondidas. Outros, apenas à procura do seu canto no mundo, realmente a si próprios se procurando. (BARRENO, 1994, p. 56)

La poésie réside dans l'association de la raison et du sentiment, à nouveau dans l'ambivalence de ces îles dont il faut considérer leur apport concret et matériel mais aussi l'esprit, la douleur, la sensation: elles sont des êtres vivants maltraités qui souffrent des mêmes maux que ceux des hommes. Ainsi, l'orseille est la manifestation des souffrances minérales de l'île: « [...] a urzela, corante amarelo, líquen que parece um suor da rocha, uma exalação dos pensamentos e das dores minerais » (BARRENO, 1994, p. 56). Dans ce texte, les croyances catholiques et animistes fusionnent de façon constante en un nouveau syncrétisme. Le personnage central de Cremilde, l'esclave noire qui connaît les plantes, s'adonne par à des « actividades mágicas », à des sacrifices et à des chants étranges, pour balayer de l'île les mauvais esprits, non pas des morts mais des éléments naturels, et lui rendre une « limpidez sobrenatural que logo purificava pulmões e olhos quando respirávamos seu ar » (BARRENO, 1994, p. 57). L'île est un être vivant: le volcan rugit (BARRENO, 1994, p. 57), l'eau sanglote (BARRENO, 1994, p. 58). Et Cremilde de conclure naturellement que « Estas ilhas são sagradas » (BARRENO, 1994, p. 58).

Répétons-le, l'île est une allégorie de l'isolement, propice à la méditation, à la prière loin de l'agitation humaine. Propice au retour sur soi, à l'introspection fertile, ce retour à l'isolement

au cœur de l'île peut être analysé comme un retour de l'homme *ad uterum* car l'île entourée d'eau possède les caractéristiques de la féminité et de la maternité, et s'y retirer permet de « chercher dans ses origines le principe primordial qui rénovra notre vie » (CAZENAVE, 2007, p. 320).

L'archipel du Cap-Vert, et l'île de Sal en particulier, est un personnage du roman, un personnage féminin, de toute évidence, auquel le narrateur affecte de façon récurrente le lexique de la passion, de l'amour, de la possession: « Foi para o Sal; aí passou très meses. Foi um arrufo de apaixonados » (BARRENO, 1994, p. 72). Maria Josefa, son épouse en éprouve une jalousie confuse: « Sentiu alguns ciúmes: afinal, havia afecto anterior que ligara Manuel António a Cabo Verde, ela não fora a primeira paixão » (BARRENO, 1994, p. 50). La justification de cet amour (si tant est que l'amour puisse se justifier) réside, une fois encore, dans la conjonction des opposés:

Nem eram dois amores contraditórios, era um único amor, como se na sua paixão pela lhanura acre do Sal estivesse contida a sombra da doçura viçosa da Brava e vice-versa. Manuel António suspirou, aprendera já o suficiente sobre paixões nas suas andanças pelo mundo para saber que só elas contêm esse verso e reverso, o claro e escuro, o bem e o mal, pois que são elas a tentativa humana de possuir inteiramente, absolutamente, o mundo, o ser amado. (BARRENO, 1994, p. 70)

Sous l'action de Manuel António, les îles féminisées par la prose de Maria Isabel Barreno sont même plus rapidement fertiles que sa femme qui, aux premiers temps de leur mariage, ne parvient pas à être enceinte. Les îles sont sexuées, telles les femmes esclaves ou filles de colons qui les peuplent: elles sont l'imaginaire sexualisé de l'empire, rattachées dans l'inconscient collectif aux forces inquiétantes de l'irrationnel féminin, attribuées à la Déesse-Mère, symbole de la fertilité dans bien des mythologies. L'île est à la fois totalement liée à l'élément eau (ventre de la mère) et à la terre (fertile qui produit des fruits, accueillante lorsqu'on y retourne au moment de la mort):

La mère c'est la sécurité de l'abri, de la chaleur, de la tendresse et de la nourriture; c'est aussi, en revanche, le risque d'oppression par l'étroitesse du milieu et d'étouffement par une prolongation excessive de la fonction de nourrice et de

guide: la *genitix* dévorant le futur *genitor*, la générosité devenant captatrice et castratrice. (CHEVALIER et GHEERBRANT, 1982, p. 625)

Il est impossible d'échapper à ce rapport dialectique intrinsèque à l'île. Même sa beauté ne s'offre pas sans douleur. Ainsi l'île de Santo Antão:

Aniceto [...] dizia ser interessante que estivesse à ilha de Santo Antão ligada a uma história de amores, pois que era uma ilha árdua, embora bela. Mas haverá beleza sem essa contrapartida da arduidade, poderá a perfeição ser vista sem esse escrínio de rigor que lhe fornece o fundo para sua forma? (BARRENO, 1994, p. 84)

Cependant, la personnification de l'île ne tient pas uniquement à la rhétorique de Maria Isabel Barreno. C'est une perception profonde de la part de Manuel António Martins. Par exemple, après une attaque de Brava par les pirates, il a la sensation qu'elle a été « violée » alors que lui, l'homme supposément protecteur de la femme, était hélas absent et n'a pu la défendre:

No seu regresso dos Estados Unidos, Manuel António aportou na Brava e encontrou a ilha triste, recolhida em si mesma, olhando o mar com desconfiança, ainda não refeita do susto. [...] Até o vermelho das flores parecia melancólico, e a vegetação pareceu-lhe ainda mais densa do que anteriormente, como se o propósito fosse esconder as casas dos olhos inimigos. (BARRENO, 1994, p. 67)

L'île est-elle ici simplement la métonymie de ses habitants? Il semble qu'elle soit ici bien plus qu'une simple image: elle est dotée d'une âme. Et cette terre féminine entretient avec les personnages féminins des relations puissantes et intimes. Ainsi, au début du roman, la jeune Maria Josefa court pieds nus sur la plage, à la rencontre des naufragés. Ce détail ne manque pas d'importance car l'anecdote est à plusieurs reprises évoquée dans le récit. Le contact physique avec la « terre » se fait immédiat et spontané, sans intermédiaires; les sensations sont décuplées et l'érotisation de la rencontre s'y concentre. La plage devient une zone de tension entre les sens et la liberté

d'une part, les codes et les obligations sociales de l'autre<sup>8</sup>. Par le refus de certains interdits sociaux (tels que les vêtements), il semble qu'il n'y ait pas d'obstacles, pas d'entraves dans la relation île/femme.

Logiquement, l'exploitation du sel par Manuel António Martins s'exprime sur l'île de Sal en des termes virils, voire machistes: « Começou a perfuração do monte, e isso inebriou-o com um sentimento de onipotência » (BARRENO, 1994, p. 72). Cet épisode maniant l'alternance presque systématique entre des éléments factuels, concrets, et leur corollaire symbolique comme par exemple, lorsqu'au moment de la perforation du tunnel, un rocher tombe, confirme la personnification de cette terre dotée d'une âme et de sentiments humains: « a rocha atingiu apenas a perfuradora como se quisesse vinganças » (BARRENO, 1994, p. 74). La roche ne blesse pas les esclaves qui y travaillent. Elle se défend des assauts de la machine mais épargne les hommes.

C'est alors à une véritable défloration de l'île que l'on assiste (« deixaria uma assinatura indelével para as gerações seguintes », BARRENO, 1994, p. 72) car Manuel António y creuse une mine de sel, minéral par essence stérile, mais, dans le même temps, il y féconde une esclave qui lui donnera son premier enfant mâle métis, un enfant qu'il a souhaité afin de peupler l'île de sa descendance. Malheureusement, ses espoirs s'évanouiront dans les dissensions sociales de cette population métissée, écartelée entre deux cultures, deux visions du monde<sup>9</sup>, qui laisse confusément présager de l'issue de la colonisation et du consécutif déchirement vécu par les Blancs.

Acho injusto que limitem o nome de « filhos das ilhas » aos bastardos e pardos, parece que nós outros que aqui nascemos não temos o direito de amar esta terra como nosso berço, acrescentava Maria Josefa sempre que vinha a propósito. (BARRENO, 1994, p. 46)

Enracinés sur ces terres, ils seront cependant considérés comme étrangers, un sentiment que Maria Josefa exprime ici avec une naïveté sincère.

S'établir sur une île reviendrait donc à en être le prisonnier consentant. « L'insularité c'est l'isolement. L'îlité c'est la rupture », affirme Joël Bonnemaïson qui montre dans

<sup>8</sup> Une tension entre le « sentir » et le « querer » (MATA, 2012, s.n.).

<sup>9</sup> « [...] um arquipélago sempre dividido em brigas e invejas » (BARRENO, 1994, p. 77).

son étude comment les populations des îles océaniques constituent leur espace comme partie intégrante d'un réseau: « L'île est habitable dans la mesure où elle n'est ni un centre, ni une périphérie, mais l'élément d'un parcours qui la 'réunit' au monde. Pour échapper à la finitude de leurs lieux, les îliens ont aussi diversifié à plaisir leur espace et enchanté leur territoire » (BONNEMAISON, 1990, p. 119).

La mer relie autant qu'elle peut séparer. La terre, favorable à l'isolement, fait aussi obstacle à la circulation car elle n'est pas toujours aisée d'accostage. De fait, Manuel António Martins, qui a d'instinct perçu la nécessité du réseau de communication, va créer un maillage interne à l'archipel, passant lui-même de façon permanente d'une île à l'autre. Il aura compris que l'isolement ne se surmonte que par l'établissement d'un réseau efficace destiné non pas à attirer les convoitises et la curiosité mais à faire circuler hommes, produits et richesses sous son contrôle: « [...] meu pai gostava de se mostrar senhor das ilhas e de todos os caminhos entre elas, sem sujeição a contingências exteriores à sua vontade » (BARRENO, 1994, p. 242). Ce tissu de relations devra beaucoup à la distance politique prise avec le pouvoir portugais:

Manuel António criticava a lei, seu excesso na letra e seus abusos na política; dizia quais os limites que achava justos numa partilha de riquezas entre os cidadãos e seu soberano, e desobedecia sem disfarces dentro dos limites que ele próprio se havia fixado. (BARRENO, 1994, p. 86)

L'insularité est géographique, cependant que l'îlénité est une vision, une perception (BONNEMAISON, 1990). Et Manuel António a instinctivement su dépasser l'insularité pour l'îlénité. L'œuvre de toute sa vie consistera à tenter de faire du Cap-Vert un archipel non pas isolé mais relié à deux mondes: l'ancienne Europe et la jeune Amérique. Avec le temps, cette identité insulaire que le héros a su construire s'éloigne de l'identité portugaise de façon inéluctable: les événements à l'échelle de l'Europe et du monde mais aussi les micro-événements qui surviennent sur l'île lui rappellent qu'elle se construit un caractère propre, une individualité à laquelle contribuent de manière décisive les populations africaines et métisses. Il faudra cependant en accepter les aléas: les déchirements sociaux et familiaux. Ce monde en réduction

limite le mouvement tout autant qu'il le suscite. Ainsi, même les déchirements intrafamiliaux liés à la promiscuité se résolvent grâce à l'île et la prison insulaire devient espace de liberté:

Leonardo, esse, afastou-se voluntariamente, por mar, por recusa, por sobrevivência, contra a vontade do meu pai que ele julgava demasiado dominadora; fixou-se noutra ilha, a meu ver um tanto mesquinamente. (BARRENO, 1994, p. 116)

Ainsi l'île est liée à la déviance, à la dissidence, à la dissension, à l'écart, à l'infraction, à la punition (prisons, bagnes...), à la déportation. Elle se découvre par la déviation de la route maritime et intérieure. Elle n'est pas une destination classique, elle se mérite ou se subit; il importe qu'on ait le courage de se perdre pour la découvrir: « Só desviando a rota podemos chegar ao nosso destino », assure Manuel António (BARRENO, 1994, p. 41). C'est peut-être son propre destin que Maria Isabel Barreno a cherché à découvrir avec l'écriture de ce roman<sup>10</sup> qui ne propose pas une description géographiquement parlant très précise des îles. Plutôt que des repères géographiques, ce sont des repères géo-poétiques qui sont fournis, de l'ordre de la sensation plus que du concret, la matérialité s'estompe au profit de l'impalpable dans ce roman, ce qui confirme l'étrangeté intrinsèque de l'objet « île », ésotérique, naturel et surnaturel à la fois. Les rêves qu'elle suscite se couplent inéluctablement aux tourments d'une insularité rebelle et sauvage.

Au terme de cette étude, une question se pose encore. Au fond, il a été longuement question dans ces lignes du « comment » de l'île. Comment est-elle perçue et représentée dans *O Senhor das Ilhas*? Mais il s'agit aussi de répondre au « pourquoi » de l'île. Quelles sont les raisons du choix (conscient? inconscient?) de ce motif, plutôt que d'un autre, de la part de Maria Isabel Barreno? Quelle matière (romanesque? esthétique? intime?... ) apporte-t-il, qu'un autre ne fournirait pas? L'ambivalence de l'île sous la plume de l'auteure suscite une hypothèse encore: cette ambivalence ne serait-elle pas l'expression de sa posture face à cette part de son histoire personnelle et de celle de son pays? Le Cap-Vert renvoie inéluctablement au passé colonial du Portugal, contre lequel elle s'est battue au début de sa carrière, mais surtout au passé de sa famille, avec lequel elle semble vouloir faire la paix.

<sup>10</sup> *Voices de Vento*, un roman de Maria Isabel Barreno paru en 2009, poursuit cette quête par le récit de l'histoire des Faria Martins à la suite de la mort du patriarche.

Lors de sa visite à Montpellier en 1999, elle nous avait, en effet, déclaré qu'elle avait choisi le nom de plume de Barreno (sa famille maternelle) refusant celui des Faria Martins, associé à la colonisation. Cependant, la réalité coloniale a deux faces elle aussi, d'une part, celle de l'histoire officielle (exploitation, esclavage...), d'autre part, celle du courage, du rêve des hommes, de l'idéal, de l'utopie individuelle, autant de qualités qui méritent d'être ravivées. Histoire nationale contre histoire intime, en somme.

Les grandes caractéristiques d'une analyse psychocritique à la Charles Mauron sont aisément détectables dans ce roman: réseau d'images obsédantes et probablement involontaires; figures mythiques, situations dramatiques, mythe personnel de l'écrivain, confirmations de certaines situations par l'analyse de la biographie de l'écrivain... Même s'il est hors de propos d'entamer une étude psychologique de cet ordre, il semble malgré tout cohérent de souligner certains éléments de réflexion. Maria Isabel Barreno avait elle-même déclaré, lors de son passage à Montpellier en 1999:

- qu'il y avait des similitudes entre l'histoire de sa famille et celle de l'empire portugais: gloire, décadence, éparpillement de par le monde des membres de la famille;
- qu'elle avait voulu « mettre sur le papier des histoires entendues depuis l'enfance »;
- que l'histoire coloniale n'est pas si simple à établir et que le manichéisme opprimés/oppresseurs n'est pas efficient.

En somme, après l'heure des certitudes de la jeunesse militante, vient l'heure du clair-obscur, des doutes, des contrastes, des remises en cause, avec *O Senhor das Ilhas* et, plus tard, avec *Vozes de Vento*. Ces romans sont un retour sur le passé dont elle de par le monde nous avait dit – pour tenter d'expliquer la complexité du procédé de création – que la base était l'amour de son père pour l'île de Brava, les histoires familiales glanées au fil des conversations, et enfin la « rencontre » avec la maison de Brava. Tout est là: la maison, le retour à l'origine, la famille, en somme toute la symbolique de l'île maintes fois répétée.

Le narrateur Manuel Maria écrit dans le premier chapitre:

Para relatar a história dos meus, e a minha, as linhas que vieram determinando e colorindo nossas existências e também essas escuras cavernas do tempo que a memória não consegue explorar, recorrerei a todos os relatos que ouvi e li. Mas usarei sobretudo a minha imaginação porque só essa luz de cada um de nós ressuscita os mortos e as sombras do passado. (BARRENO, 1994, p. 20)

De toute évidence, le narrateur se confond avec l'auteur dans les termes employés ici: son histoire et celle des siens; les ombres et les lumières des récits entendus; le désir de faire ressurgir les êtres chers du passé, de l'oubli, voire du mépris.

Et l'île, une fois encore, dans ce contexte? La clé est peut-être dans les mots qu'elle place dans la bouche de Manuel António Martins: « Numa ilha tão deserta de acontecimentos, devemos aproveitar todas as possibilidades que o destino nos traz» (BARRENO, 1994, p. 31). L'île pourrait être non pas l'objet de la création mais la création elle-même: un processus isolé hors temps, hors contingences, porteur de tous les possibles.

## RÉFÉRENCES

BARRENO, Maria Isabel. *O Senhor das Ilhas*. Lisboa: Ed. Caminho, 1994.

\_\_\_\_\_. *Voices de Vento*. Lisboa: Sextante Editora, 2009.

BONNEMAISON, Jöel. Vivre dans l'île - Une approche de l'îlénité océanienne. *Espace géographique*. Tome 19-20, n. 2, 1990, p. 119-125. Disponible sur : [http://www.persee.fr/doc/AsPDF/spgeo\\_0046-2497\\_1990\\_num\\_19\\_2\\_2961.pdf](http://www.persee.fr/doc/AsPDF/spgeo_0046-2497_1990_num_19_2_2961.pdf). Consulté le 26.06.2015.

CAVAGNA, Mattia (org.). *Les Lettres Romanes - L'Île dans la littérature* ». Tome 66, n. 1-2, Turnhout (Belgique): Ed. BREPOLS, 2012, p. 3-5.

CAZENAVE, Michel (dir.). *Encyclopédie des symboles*. Le Livre de Poche, Coll. La Pochotèque, 2007.

CHEVALIER, Jean; GHEERBRANT, Alain. *Dictionnaire des symboles*. Paris: Ed. Robert Laffont/Jupiter, Coll. Bouquins, [1969] 1982.

DAMÁSIO, Celuy Roberta Hundzinski. A trindade composta por três personagens femininas do romance *O Senhor das Ilhas* de Maria Isabel Barreno. *Revista Espaço Acadêmico*, n. 70, Março de 2007, s.n. Disponible sur: <http://www.espacoacademico.com.br/070/70damasio.htm>. Consulté le 26.06.2015.

DELEUZE, Gilles. Causes et raisons des îles désertes. *L'île déserte et autres textes*. Paris: Éditions de Minuit, Coll. Paradoxes, [1953] 2002, p. 11-17.

DOYON-GOSSELIN, Benoit et BELANGER, David. Les possibilités d'une île. De l'utopie vers l'hétérotopie. *Temps Zéro*, n. 6, 2013, s.n. Disponible sur: <http://tempszero.contemporain.info/document956>. Consulté le 26.06.2015.

ESTRADE, Martine. La métaphore de l'île en psychanalyse. *Literary Garden*, 2011, s.n. Disponible sur: <http://www.martine-estrade-literarygarden.com/psychanalyse-art/psychanalyse-art-metaphore-ile.php>. Consulté le 26.06.2015.

GOULD, Isabel Ferreira. Mulheres coloniais no novo romance português. *Letras de Hoje*, Porto Alegre, v. 42, n. 2, Junho 2007, p. 65-74. Disponible sur: <http://revistaseletronicas.pucrs.br/fo/ojs/index.php/fale/article/view/644/1885>. Consulté le 26.06.2015.

JAROSZ, Adam. L'île symbolique vernienne ou à la recherche du Grand Temps Mythique. *Etudes Romanes de Brno*, 2011, p. 67-75. Disponible sur: [dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4265533.pdf](http://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4265533.pdf). Consulté le 26.06.2015.

MAFFRE, Claude. *O Senhor das Ilhas*, de Maria Isabel Barreno, l'intuitive création d'un mythe fondateur. *Quadrant*, n. 16. Montpellier: 1999, p. 219-233.

MATA, Inocência. Uma intensa *disseminação*: a África como *locus* na literatura portuguesa. *Reflexos* n. 1. Toulouse: Université de Toulouse Jean-Jaurès, 2012, s.n. Disponible sur: [http://erevues.pum.univtlse2.fr/sdx2/reflexos/article.xsp?numero=1&id\\_article=article\\_01matacorrectif-688](http://erevues.pum.univtlse2.fr/sdx2/reflexos/article.xsp?numero=1&id_article=article_01matacorrectif-688). Consulté le 26.06.2015.

MOREL, Corinne. *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*. Paris: Archipel, Coll. Archipoche, 2004.

SARAMAGO, José. *O Conto da Ilha Desconhecida*. Lisboa: Caminho, [1999], 2007 (3<sup>ème</sup> édition).

TRABELSI, Mustapha (org.). *L'insularité*. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005.

## Resumo

### Luzes e sombras da Ilha em O Senhor das Ilhas, de Maria Isabel Barreno

Situado entre o romance histórico, a crônica e a ficção, *O Senhor das Ilhas* relata, pela voz narrativa e fictícia de dois dos seus filhos, a história aventurosa e atormentada de Manuel António Martins, o verdadeiro trisavô da autora. O romance ressuscita de um passado esquecido a história de várias gerações de uma família de colonos portugueses instalados no arquipélago de Cabo Verde cujas ilhas formam o cenário, ora idílico, ora terrificante, de uma saga que se estende entre 1780 e 1840. Voltando para um passado familiar que ela tinha rejeitado durante a sua juventude, Maria Isabel Barreno « reconcilia-se » graças a este romance com o antepassado paterno, colono e dono de escravos, mas também homem das Luzes, empreendedor, corajoso e humanista. As sombras que rodeiam esta personagem dissolvem-se parcialmente na luz das ilhas, deixando transparecer uma verdade que talvez não se conforme exatamente com a história oficial, mas que parece dizer que a condição de insularidade traz em si paradoxos que se pretendem avaliar pelo prisma de uma sacralidade tão religiosa como pagã.

**Palavras-chave:** Maria Isabel Barreno, Senhor das Ilhas, Cabo Verde, Paradoxos da insularidade, Ilha e sacralidade, Ilha e feminidade.

## Abstract

### Shadows and Lights in O Senhor das Ilhas, by Maria Isabel Barreno

Halfway between a historical novel, a chronicle and a work of fiction, *O Senhor das Ilhas* recounts through the narrative and fictitious voices of two of his children, Manuel António Martins's adventurous and hectic story. That man was the actual great-great grand-father of the author of this book. The novel conjures up from the past the story of several generations of a Portuguese colonial family settled in the Cape Verde Islands. The archipelago becomes an idyllic and often terrifying setting of a saga which spans from 1780 till 1840. Recollecting a colonial past which she denied during her youth, Maria Isabel Barreno achieves with this novel a form of reconciliation with her paternal ancestor, a settler and slave owner on the one hand, but also a man of the Enlightenment, a human and brave enterprising man. The shadows which surround this character are partially blurred by the light of the islands, unveiling a reality which is probably not exactly compliant with History but which seems to show that the condition of islander and of insularity are filled with paradoxes that should be envisaged considering a simultaneously religious and heathen sacredness.

**Keywords:** Maria Isabel Barreno, Senhor das Ilhas, Cape Verde Islands, paradoxes of insularity, Island and sacredness, Island and femininity.